

AUGUSTE BRICTEUX

(1873-1937)

1904

*

EXTRAIT DU
LIBER MEMORIALIS
L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE
DE 1936 À 1966
Tome II. Notices biographiques

AUGUSTE BRICTEUX

(1873-1937)

1904

BRICTEUX, Auguste-Martin-Julien, naquit à Flémalle-Haute, le 23 décembre 1873.

Il fit ses études moyennes et ses humanités à l'Ecole moyenne de Seraing, puis à l'Athénée de Liège. — Deuxième prix d'histoire, premier accessit de français, accessit de version latine au concours général de rhétorique. — Médaille du gouvernement pour avoir obtenu le premier prix d'excellence dans toutes les classes.

Dès sa petite enfance, la lecture des *Mille et une Nuits*, un des rares livres que possédât son père, avait fait jaillir en lui les deux sources de sa sensibilité esthétique, qui allaient toute sa vie couler à pleins bords, intarissables et fraîches, comme des fontaines enchantées : un don d'émerveillement universel et le goût des choses de l'Orient. Cet homme savait admirer, et l'enthousiasme exerçait sur son âme une possession si totale que le dernier livre lu, le dernier morceau joué, la dernière pièce entendue lui paraissaient toujours, sur le moment, ce qu'il connaissait au monde de plus beau ; et il en faisait un éloge sans réserve, avec toute l'ardeur sincère du poète des anciens âges ornant des attributs de la divinité suprême chacun des dieux qu'il adore tour à tour.

Mais ce goût universel se portait cependant de préférence vers l'Orient, justement parce que c'est là que la vie, comme la littérature, possède le plus haut degré de merveilleux. Quand il fit ses trois voyages dans la Perse d'avant la guerre, c'est l'existence telle qu'elle était du temps d'Harôûn-al-Rashîd, et dont il avait tant rêvé, qu'il put observer autour de lui, maintenue presque sans changement dans un moyen âge qui vient à peine de prendre fin. Un reflet de ce monde disparu se trouve dans son carnet de route intitulé *Au pays du Lion et du Soleil*. Dans la littérature des Arabes ou des Persans, il appréciait moins, sinon pour en reconnaître l'adresse, les raffinements d'une rhétorique et

d'une poétique trop savantes que l'art simple et quasi populaire des *Mille et une Nuits*, la trame unie et le large dessin de l'épopée firdoussienne.

L'immense promenade que fut sa vie à travers les littératures du monde entier, il voulut la faire autant que possible dans les textes originaux, dont presque toujours la traduction, en appliquant des mots de chez nous et d'aujourd'hui — si bien choisis soient-ils — à des réalités ou à des songes d'ailleurs et d'autrefois, brise le charme. Aussi finit-il par savoir la plupart des langues qui ont eu une littérature, celles de l'Europe, du portugais au russe, y compris le finnois et le basque, avec une prédilection pour l'anglais, celles d'Asie, parmi lesquelles, s'il oublia son chinois et s'il n'a jamais communiqué sa connaissance du géorgien, il cultivait et enseignait l'hébreu, l'arabe, le turc, le persan, le pehlevi... Il avait commencé ses études universitaires, à l'Université de Liège, par la philologie germanique, mais, se sentant attiré par l'orientalisme, il chercha dans l'antiquité classique la préparation indispensable et la solide formation philologique qu'elle seule peut donner.

En 1898, il fut reçu docteur en philosophie et lettres, groupe philologie classique, avec grande distinction.

Tout en étant chargé de deux préceptorats, il suivit avec assiduité les cours de V. Chauvin qui lui apprit d'abord l'arabe, puis l'hébreu. En même temps, il s'adonnait à l'étude du chinois sous la direction du Père Steenackers et il acquit bientôt une telle maîtrise dans cette langue si difficile qu'on lui offrit la place d'élève interprète à la légation de Pékin. Il n'accepta pas cette offre car, dans l'entretemps, il avait commencé avec M. Orsolle, alors chargé de l'enseignement de cette langue à l'Université, l'étude du persan, qui allait devenir sa vraie spécialité et le domaine préféré de ses recherches.

Lorsque, en 1900, une grave maladie des yeux empêcha M. Orsolle de continuer son enseignement, M. Bricteux fut autorisé, par arrêté ministériel, sur avis favorable unanime de la Faculté, à le suppléer dans son cours. Cette autorisation fut renouvelée par un arrêté ministériel du 29 mars 1901 et, quand M. Orsolle se retira définitivement, M. Bricteux fut agréé, par arrêté ministériel du 17 novembre 1902, pour faire le cours libre de langue persane à la Faculté de philosophie et lettres. Il fut chargé définitivement du cours de persan par arrêté ministériel du 31 octobre 1904. Il enseigne également cette langue au Cercle polyglotte de Bruxelles en 1905, année où fut fondé ce cercle. Par arrêté royal du 5 novembre 1904, il avait été chargé, à l'Université de Liège, du cours de langue turque, nouvellement créé, et autorisé à faire les cours d'histoire de la Perse ancienne et d'histoire de l'Orient musulman au point de vue commercial, industriel et diplomatique. Puis, à la mort de son regretté maître V. Chauvin, M. Bricteux fut chargé, par arrêté royal du

23 février 1914, des cours de littérature orientale, hébreu et arabe, à la Faculté de philosophie et lettres, du cours libre d'arabe et du cours facultatif de droit musulman. Il fut promu à l'ordinariat le 30 avril 1922.

Dès 1905, il avait préconisé, en un rapport sur *L'enseignement des langues orientales*, la création à l'Université de Liège d'une école des langues orientales. Ce projet ne put se réaliser qu'en 1922, par la fondation de l'Institut supérieur d'histoire et de littératures orientales annexé à la Faculté de philosophie et lettres. Brictoux y enseigna l'hébreu, l'arabe, le turc, le persan, le pehlevi, et les matières générales, histoire, géographie, institutions, littérature, se rapportant à ces langues. Par arrêté du 5 juillet 1927, il fut autorisé à faire, à l'Institut supérieur de l'histoire de l'art et d'archéologie, un cours libre d'histoire de l'art musulman. Enfin, le 10 octobre 1932, il fut chargé de faire, à la Faculté de philosophie et lettres, le cours de linguistique générale qui figure également au programme du doctorat en sciences anthropologiques sous le titre : *Eléments de la science du langage*.

Une grande ouverture d'esprit, un pouvoir d'adaptation parfaite lui permettaient d'apprécier les plus humbles mérites d'une œuvre, et la musique, qu'il pratiquait beaucoup, avivait encore cette sensibilité d'artiste. Son goût pour les langues et son goût pour la musique n'étaient peut-être, après tout, que les deux formes d'une même passion : lorsque, s'étant assimilé par une gradation régulière de thèmes ou de gammes un mécanisme linguistique ou la technique d'un instrument, il déchiffrait quelque œuvre littéraire ou musicale, sans doute le sentiment de résoudre des difficultés sans cesse renaissantes avec toujours plus d'aisance, de rapidité et de finesse, — d'approcher toujours davantage de la traduction ou de l'exécution parfaites — avait-il dans les deux cas une seule et même saveur pour ce virtuose des langues...

Il avait recueilli sur celles-ci, grâce à cette immense pratique jointe à un jugement très sûr, une foule d'observations; il en faisait la riche matière de son cours de linguistique générale, son favori entre tous ceux qu'il avait assumés; il le faisait chaque année de façon nouvelle et l'avait ainsi récrit plusieurs fois; sa mort a causé à cette science encore en gestation un retard grave en l'empêchant de donner à son enseignement la forme d'une doctrine arrêtée, comme il se proposait de le faire avec l'aide d'un de ses disciples. Au reste, l'érudition, fût-elle linguistique, l'intéressait moins pour elle-même que comme l'indispensable servante de l'intelligence des textes. C'est ainsi que, peu soucieux d'accroître encore la somme des doctes publications de son temps et mettant la beauté par-dessus tout, il s'est proposé uniquement, dans la plupart de ses livres, de faire connaître et goûter des œuvres.

Si l'on excepte son étude sur l'épopée finnoise, il s'agit exclusivement de textes persans. Ses traductions de poèmes de Djâmî et d'épi-

sode du Shâhnâmeh mettent des chefs-d'œuvre déjà classiques à la portée d'un large public d'amateurs ; au contraire, c'est pour la première fois qu'est éditée et traduite la petite œuvre, *Pasquinade sur la ville de Tebriz*, qui fait le sujet de sa contribution aux *Mélanges pour le X^e anniversaire de l'Institut oriental* ; mais le principal service rendu à la science par A. Bricteux est d'avoir, par ses textes et traductions de contes et de comédies, augmenté de manière notable les possibilités — jusque-là fort restreintes — d'étudier la littérature et la langue de l'Iran moderne. La notice qui lui avait été consacrée, peu de mois avant sa mort, par le *Liber memorialis* de l'Université de Liège, comporte un relevé complet de ses publications. Il suffira d'y ajouter la traduction de *Roustem et Sohrâb*, à laquelle il venait de mettre la dernière main avec quelques amis quand la maladie l'a frappé...

Son œuvre écrite, pour considérable qu'elle soit, ne donne pas la mesure de l'immense tâche à laquelle il s'est livré corps et âme : celle d'enseigner ; il était né professeur, et si ses méthodes ont varié, son ardeur à communiquer ses connaissances et le plaisir qu'il éprouvait à le faire n'ont jamais faibli ; mais son enseignement ne représente encore qu'un aspect de sa vie totale de savant et de sage. Celle-ci fut son véritable chef-d'œuvre, et semble du reste avoir été un caprice de la nature, choisissant un enfant que rien dans son milieu ni son ascendance n'y préparait pour le favoriser de dons extraordinaires ; pourtant, ce lettré, cet artiste doué de toutes les facilités n'avait certainement pas pu conquérir sans un long effort sur lui-même non seulement son érudition étendue mais la droiture de son jugement et l'élévation de son caractère ; car il avait détaché son cœur des querelles et des tristes passions humaines, comme son esprit de toute vaine opinion. Bien que la vie ne lui ait pas été facile, ou peut-être à cause de cela même, il savait en cueillir jour après jour, suivant le précepte ancien, les petites joies authentiques, qu'il fût à table avec des amis devant un bon repas ou quelque jeu, ou au milieu de ses petits-enfants. Sa gaieté bien connue, son indomptable rire recouvraient cependant une amertume profonde, qui lui avait à la longue bridé douloureusement la bouche et que trahissaient par instants des silences rêveurs : il avait trop d'imagination, cette faculté — moins commune qu'on ne croit — de se représenter la réalité absente, pour méconnaître l'immense misère des hommes. Sa piété farouche, mais infiniment révérencieuse, eût également surpris tous ceux qui, se divisant en camps adverses, veulent abaisser certains hommes au niveau de distinctions qui ne valent que pour eux-mêmes.

Une bonhomie native, héritage paternel, s'alliant à sa fréquentation des poètes de l'Iran, lui avait composé un style d'une grâce fleurie et

quelque peu désuète, qui n'était qu'à lui et qu'il colorait, en parlant, d'une intonation chantante, car les exercices phonétiques n'avaient pas altéré chez cet homme simple l'accent du terroir...

J. DUCHESNE-GUILLEMIN.

PUBLICATIONS (1)

Essai sur l'épopée finnoise à l'occasion du centenaire de Kalevala. *Bulletin de l'Association des amis de l'Université de Liège*, 1935, pp. 164-210.

Roustem et Sohrâb, Bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres, 1937, 91 pages.

Notices nécrologiques sur A. Bricteux : par Herman JANSSENS, *Le Flambeau*, juillet 1937 ; par R. FOHALLE, *Revue belge de philologie et d'histoire*, 1937, pp. 1069 et suiv. ; par J. PRICKARTZ, *Bulletin de l'Association des amis de l'Université de Liège*, juillet 1937, pp. 143 et suiv.

(1) Pour les publications antérieures, voir *Liber memorialis*, 1936, t. I, pp. 509-510.